

Gillot+Givry

CO.LABOR.LAB

Intro : An art and architecture report.

« Au départ, confient Gillot+Givry, il s'agissait de réaliser une architecture qui, à l'image de la maison de thé traditionnelle japonaise, ne porterait les stigmates d'aucune fonction précise : un chashitsu occidental où aucune cérémonie du thé ne se déroulerait, où aucun sentiment d'habiter ne se déploierait ! » Équivalent spatial du fameux « couteau sans lame auquel ne manque que le manche » de Lichtenberg, un tel programme tenait indéniablement de l'aphorisme. Quelle réponse donner à ce paradoxal désir ? Une fois retranché le peu d'éléments définissant cet espace premier, que pouvait-il encore rester ? Du vide, précisément. Du vide savamment enrobé, si astucieusement défini qu'il serait à même d'engendrer de nouveaux imaginaires et, par effet d'aspiration, de susciter de riches manifestations artistiques.

D'ordre poétique, la vacuité de l'arme « blanche » (littéralement spectrale) du philosophe allemand sut inspirer après coup de nombreux créateurs, parmi eux les surréalistes. Encapsulé dans du bois de chantier, l'espace vacant dessiné par Gillot+Givry a pour sa part la vocation de s'offrir directement aux artistes du temps présent. Célia Gondol fut ainsi la première invitée à s'y engouffrer. Installé par les architectes au cœur du Gers, tourné vers la nature du lieu (course du soleil, jeu des ombres, etc.), l'objet est finalement transformé en machine de vision par la plasticienne. Mutée en géant dévidoir, la structure libère un ruban transparent légèrement teinté, une mince pellicule de couleur qui vient envelopper les terres environnantes fraîchement labourées. Lointains vestiges du programme initial, les percées verticales de la capsule tranchent le paysage en de mouvants kakémonos que vient coloriser la bande filtrante de l'artiste – sorte de lavis synthétique. Démarche plastique et démarche architectonique s'accordent ici pleinement – travail dit « de concert » – CO.LABOR.

Par le biais de cette installation minimum, amorce d'une série de collaborations qu'on espère longue et diversifiée, l'agence parisienne tend en effet à réinstaurer un lien fort entre artistes et architectes. Non sans modestie et à moindre échelle, ils cherchent à renouer avec la fertilité d'une transdisciplinarité quelque peu oubliée ou du moins souvent galvaudée.

Désabusés par les politiques culturelles actuelles qui contribuent à la saturation des espaces d'exposition, Gillot+Givry inventent un nouveau type de lieu : mini galerie de campagne, station modulable et démultipliable à l'infini, vaisseau d'art télé-transportable vers des villes, des friches, des sommets ou peut-être encore des bords de mer. Mais surtout critiques vis-à-vis des stériles juxtapositions auxquelles aboutissent la plupart des récents croisements art/architecture, ces jeunes praticiens font fi des cloisonnements conventionnels (corporatistes, académiques et parfois même psychologiques) pour ouvrir un véritable dialogue interdisciplinaire et jouer le jeu d'authentiques collaborations.

Leur capsule se fait ainsi laboratoire partagé, atelier de recherches mutualisées. Mieux encore, elle s'impose elle-même comme le fruit d'un travail expérimental sur la notion de mutualité – CO.LABOR.LAB.

De quelle manière l'architecte contemporain peut-il inviter l'artiste à intervenir en amont de ses projets ? Quelle place donner à l'architecte dans l'atelier de l'artiste ? Quels outils peuvent être maniés à quatre mains ? Quelles singularités doivent au contraire être préservées dans ces pratiques mêlées ? Autant de questions, simples mais fondamentales, incarnées par cette construction expérimentale.

Derrière ses faux airs d'OVNI, l'objet tend à s'affirmer comme une efficace passerelle entre les arts, un trait d'union entre des expertises *a priori* peu compatibles, une féconde interface entre praticiens contemporains. Ses prochaines réapparitions sauront à nouveau nous en convaincre.

TONY CÔME